

EDMOND BERNUS

Le nomadisme pastoral en question

Le nomade a toujours posé problème car il est défini par rapport au sédentaire, paysan ou citoyen. Tout nomade n'est-il pas un être en mutation, destiné un jour ou l'autre à se fixer et à quitter un état instable ? Le sédentaire pense d'ailleurs que le nomade se trouve dans une situation provisoire et qu'il va se rallier à sa condition. Cependant, le nomadisme, et en particulier le nomadisme pastoral, continue d'exister : il a traversé les siècles malgré des guerres, des bouleversements politiques, des mutations sociales, des crises climatiques. Quel fil conducteur peut expliquer une telle continuité, une telle résistance ? La politique des États concernés laissera-t-elle à ces nomades la possibilité de conserver leur identité en poursuivant, ou plutôt en adaptant, des stratégies millénaires ?

Ne faut-il pas, cependant, se demander si cette façon de poser le problème est encore pertinente ? La disparition du nomadisme ne correspondrait-elle pas à la sortie discrète d'un type d'humanité déjà vidé de sa substance ? "Il nous faut, d'abord", lit-on dans un travail consacré aux problèmes des enquêtes démographiques chez les pasteurs sahéliens, "faire face aux difficultés créées par des concepts aussi vagues que 'nomades' et 'nomadisme'. Ces termes sous-entendent l'idée d'une dichotomie de genre de vie de l'humanité en deux catégories ... Cette cassure analytique entre 'le désert et la terre ensemencée' existe dans l'esprit de celui qui fait l'analyse plutôt qu'elle ne représente une image de la réalité. Cette division a égaré les gens pendant des années, forçant les chercheurs sur le terrain à définir des traits caractéristiques pour

deux types de sociétés considérées comme distinctes, à les comparer et à les opposer l'une à l'autre comme si elles s'étaient développées de façon autonome et indépendante l'une de l'autre." [Hill et Randall 1985 : 23]

Ces points de vue opposés nous invitent à un détour, dans le temps et dans l'espace, pour mieux cerner l'identité ou la prétendue identité du nomade.

*Le nomadisme dans l'histoire :
au-delà des idées reçues et des typologies*

Les nomades qui exploitent des troupeaux tentent toujours d'en grossir les effectifs, non pas uniquement pour augmenter un capital qui dépasse leurs besoins immédiats, dans une manie pastorale qu'on leur a souvent attribuée, mais pour accompagner leur propre croît démographique et surtout pour parer à tous les dangers qui les menacent (aléas climatiques, épizooties, rezzous). On a d'ailleurs montré qu'un élevage destiné à la production du lait, tel qu'il est pratiqué couramment par les pasteurs, exige un troupeau avec une forte majorité de femelles et un taux de croissance qui permette de doubler l'effectif en quatre ans [Brown 1971 : 97-98]. Cette estimation a parfois été jugée excessive [Dahl et Hjort 1976 : 69] et, en tout état de cause, théorique car elle ne tient pas compte de nombreuses variables. Un accroissement rapide peut souvent être suivi d'une hécatombe, et les changements dans la taille et la composition des troupeaux sont fréquents. Job n'était-il pas un riche éleveur, à qui tout réussissait ? "Homme intègre et droit ... Sept fils et trois filles lui étaient nés. Il possédait sept mille moutons; trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et une très nombreuse domesticité." [Job I, 1-3] Or, on le sait, "un rezzou de Sabéens ... un feu de Dieu tombé du ciel ... des Chaldéens formant trois bandes ... un grand vent venu d'au-delà du désert" [*ibid.*, I, 17-19] anéantirent et massacrèrent sa famille et ses troupeaux, au point qu'il resta seul, aussi nu que le jour de sa naissance. Mais son malheur n'eut qu'un temps : "Le Seigneur bénit les nouvelles années de Job plus encore que les premières. Il eut quatorze mille moutons et six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses. Il eut aussi sept fils et trois filles." [*Ibid.*, XLII, 12] Job n'est-il pas le cas exemplaire de l'éleveur qui subit les aléas de la vie nomade dans une zone "à risques" ? Et le croît parallèle des hommes et des troupeaux, ici plus des seconds que des premiers, ne montre-t-il pas à la fois la précarité de ces biens et le mouvement sinusoïdal qui préside à leur "développement" ?

Ces propos ne visent pas à relancer un débat bien connu sur la croissance des troupeaux, mais à rappeler que ces variations obligent les

éleveurs, à des adaptations successives et parfois contradictoires. Dans le cas d'une croissance sans faille, la charge devient vite supérieure à la capacité des pâturages et il faut scinder les familles et les troupeaux. "Esaü prit ses femmes, ses fils et ses filles, toutes les personnes de sa maison, son cheptel, tout son bétail et toutes les acquisitions qu'il avait faites au pays de Canaan, puis il partit pour un pays hors de la présence de son frère. Leurs biens étaient en effet trop considérables pour qu'ils puissent habiter ensemble et le pays où ils émigraient ne pouvait subvenir à leurs besoins à cause de leurs troupeaux." [*Genèse XXXVI, 6-7*]. Ces changements, scissions ou regroupements exigent une grande souplesse, une grande aptitude à s'adapter à des situations mouvantes, si l'on veut conserver son autonomie, si l'on veut continuer à vivre de ses troupeaux.

Cette scissiparité obligée, comme en fait foi le récit de la *Genèse*, tend à prouver la prolificité des nomades, thème maintes fois développé par les historiens, Ibn Khaldoun en particulier, et plus récemment par des géographes [Weulersse 1946 ; Planhol 1968, 1979]. Reprenant les arguments d'Ibn Khaldoun sur la supériorité physique et morale des nomades par rapport aux sédentaires, grâce à leur alimentation plus saine, à l'air moins vicié qu'ils respirent et à l'exercice physique régulier qu'ils pratiquent [Planhol 1968 : 15-16], Weulersse développe le thème du fort taux de croissance des nomades : "Comme les ressources sont ici strictement mesurées et inextensibles, on doit donc aboutir au bout d'un certain temps à un excès de population. C'est cet excès que le désert rejette sur ses rives, non pas d'une façon continue, car le Bédouin n'émigre pas volontairement, mais par crises violentes. Ce sont les vaincus qui viennent chercher refuge chez les sédentaires." Et Weulersse poursuit son raisonnement : un État fort favorise la sédentarisation et le développement des cultures aux dépens des pâturages ; *a contrario*, l'anarchie produit l'effet inverse. "Tantôt s'élargissant, tantôt se contractant, le désert apparaît comme une puissante machine à fabriquer des nomades et des semi-nomades marqués par son empreinte ou frappés de sa nostalgie." [Weulersse 1946 : 64-65]. Cette croissance de la population nomade dans des zones aux ressources hydrauliques et fourragères relativement rares et toujours variables aboutit rapidement à une saturation de l'espace [Planhol 1979].

Toutefois ces auteurs donnent une image quelque peu caricaturale du nomadisme, en opposant désert et non-désert : le premier apparaît comme un cratère crachant son excès de nomades, comme sa lave un volcan en éruption. Des enquêtes récentes montrent que, à l'intérieur d'un pays (Sénégal, Niger), "la pression démographique paysanne est alimentée par un croît naturel généralement plus élevé que celui des pasteurs" [Gallais 1972 : 306] ; cette idée de prolificité, non prouvée, est sans doute liée à l'image du nomade-pillard, à celle du nuage de "sauterelles" qui détruit tout sur son passage.

Par ailleurs, la notion de désert est vague et ne précise pas que le désert est le plus souvent répulsif et qu'on le franchit plus qu'on n'y séjourne avec de grands campements et de nombreux troupeaux. Ce terme est en fait utilisé pour désigner la zone aride au sens large, en ignorant des pans de la réalité : les complémentarités entre parcours nomades et oasis, entre éleveurs et paysans, ainsi que les alternances, et dans les deux sens, entre l'état nomade et l'état sédentaire, de même que tous les cas intermédiaires qui défient les typologies trop rigides. Enfin, la plupart des auteurs oublie que le nomadisme n'est pas exclusivement pastoral : s'il concerne des hommes sans habitat fixe, il s'applique surtout à des populations qui exploitent des régions aux ressources complémentaires dans le temps et dans l'espace. C'est pourquoi, le problème du territoire des groupes nomades se pose avec autant d'acuité que celui de la taille des familles et des troupeaux, c'est-à-dire des unités de gestion pastorale.

Le nomadisme menacé

Le nomadisme pastoral exige de vastes espaces, des parcours qui ne soient pas fermés, dont les limites ne soient pas trop rigides, de manière à offrir des ressources complémentaires en fonction des saisons et des conditions climatiques, toujours imprévisibles. Lorsque les ressources diminuent, les nomades doivent trouver des solutions par éclatement du groupe, fuite ou reconversion.

L'exemple des Indiens Yana [Kroeber 1968 : 63-83], bien qu'il ne s'agisse pas de pasteurs, est, à cet égard, très révélateur : en Californie, au milieu du XIX^e siècle, deux à trois mille Yana vivaient sur un territoire de 5000 à 6000 km², grâce aux produits de la pêche, de la chasse, de la cueillette. Entre 1864 et 1872, cette population est quasiment exterminée : "En vingt-deux ans, un peuple entier était mort..." Or les diverses activités de ces Indiens exigeaient un territoire à vocations multiples au fil des saisons. Le printemps apportait le renouveau de la végétation : le trèfle tendre, puis les bulbes, lorsque le trèfle avait séché, étaient cueillis par les femmes ; les hommes pêchaient les saumons qui remontaient les rivières. Pendant la canicule de l'été, les Yana coulaient des heures tranquilles sous des huttes de paille et se baignaient plusieurs fois par jour ; si la chaleur devenait insupportable, ils gagnaient en altitude l'ombre de grands arbres et les hommes chassaient un gibier abondant dont la viande était mise à sécher en prévision de la mauvaise saison. L'automne connaissait de grands rassemblements avec des échanges sociaux, à l'occasion du ramassage et de la préparation des glands, des marrons, des pignes et des noisettes ; le retour des saumons mobilisait de nouveau les hommes. A l'occasion de l'hiver

chacun regagnait son cours d'eau et sa maison, où le matériel était réparé, les techniques enseignées, la conception yana du monde communiquée aux jeunes des deux sexes par les hommes et par les femmes.

En 1849, la ruée vers l'or commence et avec elle l'extermination physique des Yana. Pour cette nouvelle vague anglo-saxonne, l'Indien est un ennemi et non un éventuel partenaire. Jusqu'en 1880, même si les colons installés en pays yana sont rares, les Indiens sont menacés d'extinction car leurs ressources diminuent ou ne leur sont plus accessibles. Les bœufs, vaches, moutons et porcs des colons détruisent des plantes et des herbes dont les graines étaient consommées ; les cours d'eau sont pollués, les pêcheurs refoulés dans les canyons inaccessibles ; l'exploitation des gisements détruit les terres arables et nuit aux remontées des saumons ; les prairies sont ravagées par les sabots des animaux, et les forêts de grands chênes, recherchés pour leurs glands, sont souvent interdites. Assez rapidement, le territoire des Yana est amputé de secteurs indispensables à la vie : les Yana sont encerclés sans possibilité de fuite. Avec un espace vital réduit, confiné, les Yana disparaissent et Ishi, sans espoir, seul survivant, dernier témoin d'un monde détruit, va se rendre à ses exterminateurs le 29 août 1911.

Cet exemple montre jusqu'à quelle extrémité peut conduire la non-reconnaissance des nomades. L'emprise de ces derniers sur le sol est faible, même aujourd'hui : que reste-t-il après le départ d'un campement de pasteurs ? Un enclos de branchages épineux, des accumulations de déjections animales, les cendres d'un foyer, des piquets de tentes ou des poteaux d'attache de la corde collective des veaux (Peuls) ou des agneaux et des cabris, ou encore les piquets individuels où sont amarrés par la patte les chamelons qui têtent (Touaregs). Toutes ces traces s'effacent, tous les déchets biodégradables disparaissent, et les parcours des nomades semblent libres et non appropriés lorsque, provisoirement, ils ne sont pas occupés. C'est précisément ce qu'a montré l'archéologue A. Gallay [1988]. C'est aussi ce que montre l'archéologie récente des pays sahéliens.

Lorsque éleveurs et paysans cohabitent et que la population augmente, une partie des parcours pastoraux est mise en culture : c'est le cas dans bien des régions pastorales ou agro-pastorales et en particulier dans la zone sahélienne d'où sont tirés nos principaux exemples. Dans le Sahel voltaïque on estime qu'en vingt ans (1965-1974) les surfaces cultivées (champs et jachères d'un an) ont augmenté de 2,25% par an pour atteindre 12% de la surface totale ; cette progression est proche du taux estimé de l'accroissement de la population (2,5% annuels). La mise en culture de nouvelles terres a soustrait aux parcours, pendant la même période, 140 000 hectares (soit 4%). Les terres les plus fertiles sont défrichées : la colonisation des bas-fonds pour le sorgho prive les troupeaux de parcours jusqu'alors très fréquentés en saison des pluies ;

de plus, en raison de l'érosion, de la dégradation des pâturages, on estime à 20% ou 25% la diminution de la production fourragère. Les éleveurs sont ainsi dépossédés subrepticement d'une partie de leurs parcours par des paysans qui enclosent de haies ces défrichements pour les protéger de la divagation des troupeaux tout en marquant leur nouveau territoire cultivé [Toutain 1979 : 160].

Après les déficits pluviométriques records des années 1983 et 1984, le gouvernement du Niger a lancé un grand programme de cultures irriguées de saison sèche, dites de "contre-saison", dans les vallées, autour des points d'eau, pour regrouper les nomades qui avaient perdu leurs troupeaux, pour favoriser leur reconversion dans des activités agricoles et pour faciliter la distribution des vivres. Cette politique, qui se voulait non pas circonstancielle mais définitive, pour progressivement fixer les nomades, a eu pour résultat de rendre difficile l'accès des troupeaux à l'eau ainsi que l'approche des arbres fourragers rassemblés dans ces cuvettes (*Acacia nilotica*, *Acacia seyal*, *Ziziphus mauritiana* et/ou *Spina-christi*, etc.). Bien que réalisées au profit des nomades démunis, ces "contre-saisons" ont été implantées au cœur des parcours pastoraux.

Dans le canton de Tanout, au Niger, les cultures sous pluie s'étendent de plus en plus depuis une trentaine d'années, malgré des déficits pluviométriques répétés. On constate ce fait paradoxal que, si l'isohyète de 350 mm a été repoussée de 100 km plus au sud au cours de cette période sèche, la limite des cultures sous pluie a progressé d'une cinquantaine de kilomètres vers le nord. Entre 1968 et 1977, les surfaces cultivées en mil ont doublé, entraînant "la diminution des surfaces boisées, la disparition de certaines espèces végétales, la dégradation des pâturages..." [Morel et Moussa 1987 : 205-215]

Si les bas-fonds sont monopolisés par les cultures de contre-saison, si les dunes et les plateaux sont colonisés par les champs de mil, les parcours des troupeaux sont en recul dans l'espace, avec les défrichements qui n'épargnent pas plus les zones basses que les zones hautes, et en recul dans le temps, puisque les cultures irriguées de saison sèche et les cultures sous pluie se conjuguent désormais. Les troupeaux sont ainsi refoulés dans un espace qui se réduit d'année en année et qui subit une charge souvent excessive, sans délestage possible.

Au Mali, "le Delta intérieur du Niger est une plaine immense d'un seul tenant et d'une presque parfaite platitude... L'association de l'eau et de l'herbe s'étend ici avec puissance ... un paysage sans cesse transformé au rythme des saisons : tour à tour savane inondée couverte d'immenses plans d'eau, puis plaine herbeuse jaunissante, brûlée, offrant au vent des aires de sols nus" [Gallais 1984 : 18-19]. Les pâturages inondés, sur terre de dégrue en saison sèche, les "bourgoutières", c'est-à-dire les dépressions dominées par une herbe vivace *Echinochloa stagnina* (*bourgou* en fulfulde), permettent d'entretenir de nombreux troupeaux,

lorsque l'herbe des parcours sahéliens se transforme en paille puis en poussière. Or, en vingt-trois ans, la superficie des rizières et de leurs jachères a augmenté de 42,5% et progresse de 1,55% annuellement ; dans ce contexte régional, toute nouvelle rizière est une bourgoutière qui disparaît. "Le développement de l'espace agricole au détriment de l'espace pastoral ... et l'occupation de plus en plus importante des pâturages par des troupeaux étrangers démontrent, s'il en est besoin, l'éviction des groupes tributaires." [Cissé 1986 : 21-32] Les paysans, mais aussi l'État qui favorise l'installation de casiers à riz grâce à des financements internationaux (Banque Mondiale), contribuent à cette élimination des éleveurs des parcours les plus riches et au rejet de leurs troupeaux hors du Delta.

Ces grignotages furtifs des parcours s'accompagnent de modifications si profondes des pratiques pastorales, qu'on peut se demander si le nomadisme pastoral est encore une réalité ou une simple façade.

Le nomadisme corrigé

Les éleveurs nomades, menacés de perdre leurs territoires, le sont parfois aussi de perdre leur capital, à savoir leurs troupeaux. "Au Mali, au Niger et au Sénégal, les fonctionnaires salariés investissent dans l'élevage d'animaux et de bétail, c'est-à-dire que les gardiens de troupeaux traditionnels exercent les fonctions de pâtres payés, au lieu d'être des pasteurs qui vivent du troupeau dont ils sont propriétaires." [Hill et Randall 1985 : 24] Après les grandes "sécheresses" de 1969-1974 et de 1983-1984, après ces vingt années de pluviométries presque toujours déficitaires, beaucoup d'éleveurs sans troupeaux ou avec des animaux en nombre insuffisant doivent devenir des bergers salariés, ce qui leur permet de vivre en milieu pastoral et, dans certains cas, de reconstituer leur troupeau.

Le Delta intérieur du Niger, déjà évoqué, en est un exemple frappant. "Les dissensions sociales et l'évolution économique connues par la région ces dernières années ont entraîné un certain nombre de mutations dont l'irruption d'autres couches de la population dans les pratiques pastorales : cultivateurs, commerçants et fonctionnaires de l'État malien se sont mis à convertir leurs surplus, leurs bénéfices et leurs épargnes en bétail. D'où un transfert partiel – ou complet selon les territoires pastoraux – du cheptel des éleveurs traditionnels (Peuls, nomades Kel Tamacheq, etc.) aux nouveaux arrivants dans la profession. Les éleveurs nomades se sont généralement mus en bergers professionnels chargés de conduire les troupeaux des autres." [Cissé 1986 : 27]

Chez les WoDaaBe du Niger, des changements de cette nature sont apparus depuis 1973. "Cela aboutit, selon les capacités de travail de

chaque unité de production, à l'émergence de trois phénomènes : l'exode saisonnier d'une partie importante de la main-d'œuvre familiale adulte (masculine et féminine) en direction des grandes villes des pays côtiers ; la sédentarisation, accompagnée toujours de l'adoption de pratiques agricoles ; le gardiennage du bétail appartenant à des non-éleveurs." [Maliki 1985 : 29-37] Les mécanismes d'entraide basés sur des prêts de bétail ne peuvent plus jouer leur rôle dans la mesure où la pénurie est générale. Dans la zone centrale du Niger, on estime que "les bêtes sous contrat de gardiennage constituent plus de 50% du total des bêtes exploitées" [Maliki 1985 : 32-33]. Cette forme nouvelle d'élevage a des incidences importantes dans les pratiques pastorales. "Dans les nouveaux troupeaux, le nombre des animaux a tendance à augmenter, beaucoup plus que dans les troupeaux destinés simplement à une production de subsistance, et cela afin de réduire les coûts de production par unité animale. D'un point de vue zootechnique, on remarquera que les bêtes sous contrat de gardiennage ont un intervalle de vêlage plus court que la moyenne." [Swift 1984 : 512-513] "Les naissances sont moins espacées et les jeunes veaux, sevrés plus précocement que les veaux des troupeaux familiaux, meurent plus facilement. D'un point de vue génétique enfin, il y a une baisse considérable dans la qualité des naissances du fait de l'abandon progressif des principales techniques de sélection et de production des taureaux géniteurs." [Maliki 1985 : 34] Ce gardiennage salarié n'est pas sans inconvénients et les paysans en sont conscients, tel ce cultivateur manga de l'Est nigérien : "Si tu confies tes animaux à un Peul qui n'en a pas, il ne fera pas de son mieux. Il marchera seulement dans la brousse au hasard. Mais s'il met tes animaux dans son troupeau, alors tes bêtes vont en profiter, car le berger suivra le meilleur chemin de l'herbe pendant toute la journée et tes animaux ne maigriront pas." [Thébaud 1988 : 32]

En période de crise, les nomades démunis doivent pour survivre trouver des solutions : migrer vers les villes, chercher des activités annexes, agricoles ou commerciales, soit, enfin, pour ne pas abandonner une activité qui est la seule qu'ils connaissent, garder les troupeaux des autres. Beaucoup se fixent et les gouvernements tentent de les associer à une nouvelle gestion de l'espace.

Le nomadisme pastoral supprimé ?

Dans bien des États, surtout après la sécheresse des années 1969-1973, le nomadisme est jugé comme archaïque : victime de préjugés jamais disparus, il est associé à une image qui dérange et on s'efforce de le faire disparaître. Cette volonté se manifeste dans les discours officiels comme dans les articles de presse. Dans un premier temps, c'est par la

magie du verbe que l'on veut opérer cette transformation : on n'oppose plus nomades et sédentaires, mais éleveurs et agriculteurs ; le nomadisme devient transhumance ou migration pastorale.

Une des idées majeures vise à insérer cet élevage nomade dans une économie globale du Sahel par une spécialisation des différentes zones : au Niger, la zone pastorale nomade deviendrait une zone naisseuse, fournissant de jeunes animaux à une zone intermédiaire où les animaux sont "ré-élevés" avant d'être dirigés vers la zone agricole méridionale, chargée de l'emboûche dans le cadre de ranches ou dans des exploitations paysannes utilisant les sous-produits de leur agriculture. On organiserait un "range-management" conçu à l'échelle de toute la zone sahélienne, comme une chaîne conduisant les animaux des abords du Sahara aux confins de la zone soudanienne pour leur finition [Bernus 1982 : 23-29]. A l'intérieur de "Projets" les éleveurs seront groupés en associations de taille relativement modeste (100 à 200 personnes). Ces "associations d'éleveurs", formant la clef de voûte de ces Projets, devraient peu à peu constituer un maillage de l'espace pastoral, avec au niveau supérieur des Groupements possédant un Centre pastoral. Il s'agit essentiellement de rendre chaque association responsable de ses parcours et de ses points d'eau ; ces unités de gestion devront évoluer dans un cadre territorial relativement souple, et la "cure salée", nomadisation estivale traditionnelle, permettant l'exploitation saisonnière de zones complémentaires, ne sera pas entravée.

Certaines associations ont connu une existence éphémère car elles étaient nées dans le seul but de bénéficier de prêts avantageux ; le retour brutal de la sécheresse en 1983 et 1984 mit un terme à beaucoup d'autres et la spécialisation des zones d'élevage n'a pu se concrétiser. Cependant, ces idées ne furent pas abandonnées et le Débat national sur l'Élevage, tenu à Tahoua en avril 1985, a recommandé "d'organiser et de redynamiser les associations coopératives d'éleveurs", même si l'on reconnaît de nombreux échecs. Une nouvelle réunion, à Niamey, en février 1986, a proposé de relancer les associations pastorales et de les "généraliser à l'ensemble du territoire national". Il est de plus en plus question de donner un cadre territorial fixe à chaque association et de dissuader les éleveurs des "pratiques nocives d'un élevage de divagation en zone agricole". Autrement dit, l'espace pastoral risque de devenir un puzzle fait de pièces rigides ne permettant plus guère de jouer sur la complémentarité des parcours. Les nomades sont enclavés dans un maillage qui risque d'être contraignant à chaque baisse du potentiel fourrager. Laissera-t-on inexploités les pâturages présahariens qui peuvent, en saison des pluies, si les conditions sont bonnes, nourrir pendant une brève période d'innombrables troupeaux ? Ne laissera-t-on plus pénétrer les troupeaux sur les champs récoltés pour fumer les terres et brouter les chaumes ?

*

Le pasteur nomade possède-t-il encore une originalité propre ? Un ouvrage récent (Maliki Bonfiglioli 1988, cf. compte rendu *infra*, pp. 175-177) montre comment un petit groupe nomade a pu, depuis près de deux siècles, conserver son troupeau grâce à une stratégie adaptée à chaque circonstance : séparation du groupe familial, alliances nouvelles, fuite devant l'emprise de Sokoto, mobilité accrue pour échapper à la peste bovine et aux contrôles de l'administration coloniale et, de ce fait, perte de tout ancrage spatial. Pour conserver son identité, ce petit groupe a dû constamment modifier ses habitudes : se rassembler ou se disperser, adopter d'abord le bœuf porteur pour tirer l'eau des puits profonds, puis l'âne et le chameau pour des déplacements à plus longue portée... Si le nomadisme pastoral, c'est un certain rapport de l'homme avec ses troupeaux, c'est aussi et surtout la possibilité de choix : choix de ses partenaires, de ses parcours, de sa culture. Ces choix sont de plus en plus limités et les nomades, aujourd'hui, prennent des décisions qui engagent leur avenir et modifient leurs comportements sous l'emprise de contraintes. C'est dans cette absence de choix que les nomades risquent de perdre leurs valeurs et leur génie et d'oublier dans l'anonymat d'un gardiennage mercenaire les techniques pastorales qui sont le fondement de leur civilisation.

BIBLIOGRAPHIE

Bernus, E.

1981 *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. Paris, Éd. de l'Orstom (Mémoire n° 94).

1982 "Range-Management' traditionnel et planifié. Remarques à propos des éleveurs nigériens", in *Contemporary nomadic and pastoral peoples : Africa and Latin America*. Williamsburg (Virg.), College of William and Mary : 23-30.

Brown, L.H.

1971 "The biology of pastoral man as a factor in conservation", *Biological Conservation* 3 (2) : 93-100.

Cissé, S.

1986 "Les territoires pastoraux du Delta intérieur du Niger", *Nomadic Peoples* 20 : 21-32.

Dahl, G. et A. Hjort

1976 *Having herds. Pastoral herd growth and household economy*. Stockholm, University of Stockholm.

- Gallais, J.
 1972 "Essai sur la situation actuelle des relations entre pasteurs et paysans dans le Sahel ouest-africain", in *Études de géographie tropicale offertes à Pierre Gourou*, Paris-La Haye, Mouton : 301-313.
 1984 *Hommes du Sahel*. Paris, Flammarion.
- Gallay, A.
 1988 "Vivre autour d'un feu. Analyse ethno-archéologique de campements touaregs du Hoggar", *Bulletin du Centre genevois d'Anthropologie* 1.
- Hill, A. et S. Randall
 1985 "Problèmes posés par l'étude de la démographie des pasteurs et agro-pasteurs du Sahel", in A.G. Hill, Y. Jemal et A. Thiam, eds., *Population, santé et nutrition au Sahel. Études sur le bien-être de certaines communautés de l'Afrique de l'Ouest*, Londres, School of Hygiene and Tropical Medicine : 21-42.
- Kroeber, T.
 1965 *Ishi in two worlds : a Biography of the last wild Indian in North America*. Los Angeles, University of California Press (trad. fr. : *Ishi : testament du dernier Indien sauvage de l'Amérique du Nord*, Paris, Plon, 1968).
- Maliki Bonfiglioli, A.
 1985 "Évolution de la propriété animale chez les WoDaaBe du Niger", *Journal des Africanistes* 55 (1-2) : *Le Worso. Mélanges offerts à Marguerite Dupire* : 29-37.
 1988 *Dudal. Histoire d'une famille et histoire de troupeau chez un groupe de WoDaaBe du Niger*. Cambridge, Cambridge University Press/Paris, Éd. de la Msh.
- Morel, A. et A. Moussa
 1987 "L'évolution de la limite des cultures sous pluie dans le Sahel nigérien. L'exemple du canton de Tanout", in Ceget-Cnrs, eds., *Crise agricole et crise alimentaire dans les pays tropicaux. Journées de Géographie tropicale. Bordeaux, 20-22 février 1986*. Paris, Éd. du Cnrs : 205-215.
- Planhol, X. de
 1968 *Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*. Paris, Flammarion.
 1979 "Saturation et sécurité sur l'organisation des sociétés de pasteurs nomades", in *Production pastorale et société*, Actes du colloque international sur le pastoralisme nomade, Paris, 1-3 déc. 1976, Cambridge, Cambridge University Press/Paris, Éd. de la Msh : 29-42.
- Swift, J., ed.
 1984 *Pastoral development in Central Niger*, Report of the Niger range and livestock project. Niamey, Mdr-UsAid.

Thébaud, B.

1988 *Élevage et développement au Niger. Quel avenir pour les éleveurs du Sahel ?* Genève, Bureau international du Travail.

Toutain, B.

1979 "Situation de l'élevage dans le Sahel voltaïque face à l'extension de l'espace agricole", in *Maîtrise de l'espace et développement en Afrique tropicale. Logique paysanne et rationalité technique*, Actes du colloque de Ouagadougou (4-8 décembre 1978) Paris, Éd. de l'Orstom : 159-162.

Weulersse, J.

1946 *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*. Paris, Gallimard.